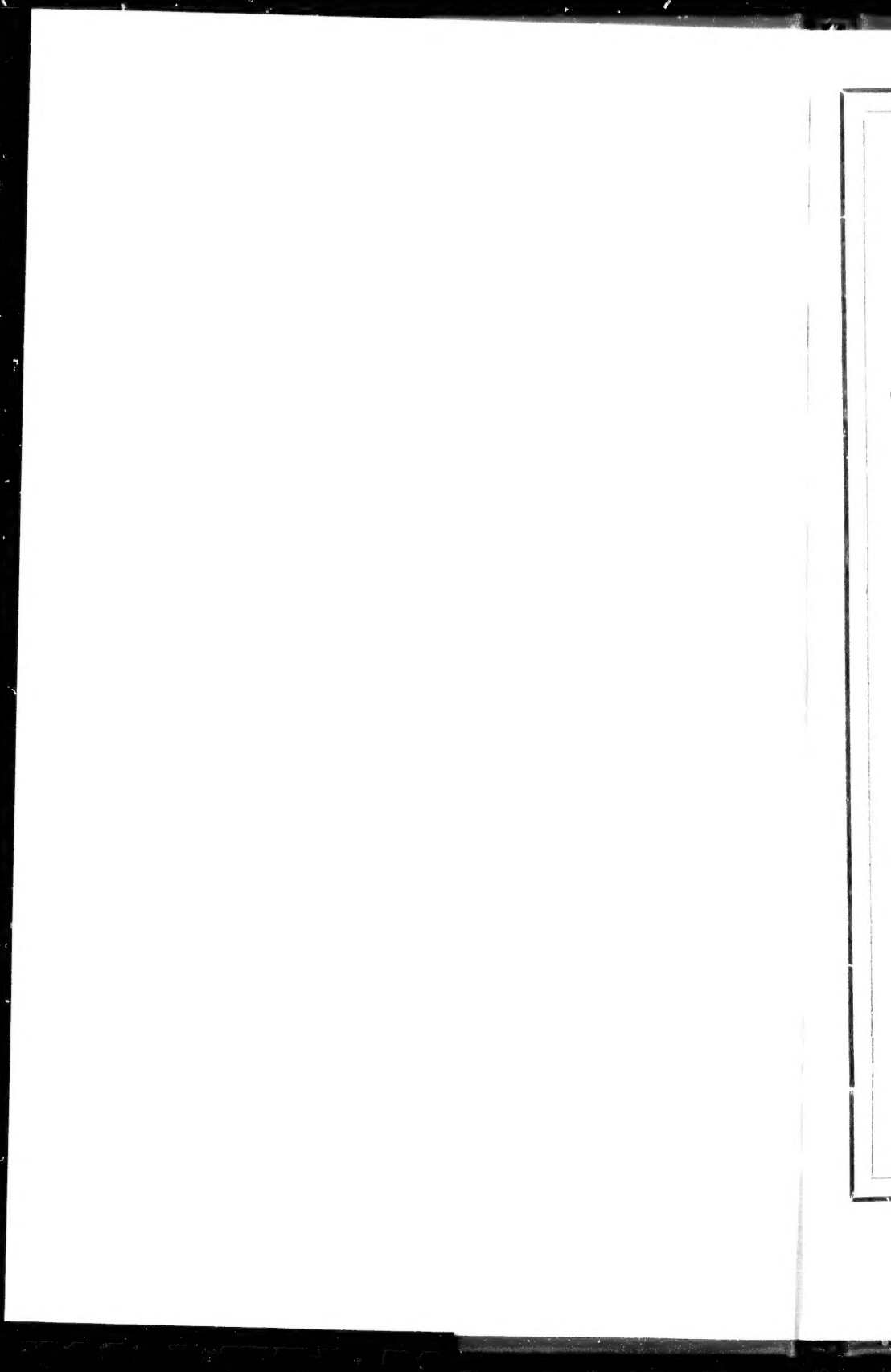




VIVE LA CANADIENNE

Souvenir du 24 Juin 1880

PAR ***

SOMMAIRE :

Vive la Canadienne.

Québec son âge de renaissance.

Promenade sentimentale sur la Terrasse Dufferin.

(C. H. D'Enlève.)



QUÉBEC
IMPRIMERIE DE C. DARVEAU
—
1880

FC 2946

.4

V5

VIVE LA CANADIENNE !

Mr le Dr Lesage consacre dans le *Progrès de Valleyfield* un très joli article à la chanson si populaire parmi nous : *Vive la Canadienne !*

L'air national canadien : *Vive la Canadienne !* réveille toujours dans le cœur des fils de la vieille France un sentiment d'enthousiasme, d'amour et de dévouement, pour ce cher sol qui nous a vu naître.

Dans un jour de fête solennelle comme celui que tous, nous célébrons aujourd'hui en l'honneur du grand patron canadien, les notes gaies, vives et entraînantes de ce chant aimé, ces paroles empreintes de cette galanterie française, que les canadiens ont héritée, évoquaient dans tous les cœurs des tendres souvenirs et de patriotiques dispositions.

Retenant du pays de nos pères les traditions de leurs ancêtres, nous honorons comme eux les filles de notre patrie, et c'est, sous l'influence de cette disposition essentiellement française que le poète galant a chanté, dans quelques versets d'une poésie sans prétention, les mérites de la canadienne.

Faire une étude du sexe faible est tâche délicate et dans laquelle on s'expose à manquer d'exactitude, soit par défaut d'expressions pour le chanter dignement, comme dit le poète, ou par rancune pour les tortures que les canadiennes nous font endurer malicieusement.

La coquetterie étant innée chez toutes les femmes, nécessairement la canadienne en a sa part; par délicatesse nous ne l'accuserons pas d'en avoir trop, puisque c'est en l'honneur d'elle que nous écrivons cet éditorial. D'ailleurs, les reproches n'y faisant rien, si ces dames prêchent par ce côté si naturellement faible chez elles, nous n'avons qu'à répéter ce mot de Mme. Angot, en le transvertissant : "ça s'endure mais l'on ne s'en plaint pas."

La canadienne ! comme nous l'aimons !

D'abord, nos mères, ces idoles chéries et créancières de tout cœur filial ; nos sœurs, ces compagnes assidues de nos jeux enfantins, dont les douces remontrances nous ont fait une impression qui dure encore, et dont les enfants jouent sur nos genoux, chatouillent agréablement notre amour propre et notre amour fraternel, en nous appelant *mon oncle*.

Quel est le cœur généreux qui ne prodigue caresses et présents à ces bijoux de bébés que l'on ne trouve comparables à aucun autres si de plus ce sont de petites canadiennes.

L'épouse qui nous rend père, elle que le mari qui l'adore trouve toujours agréable, douce, intelligente, intéressée au confort intérieur : quelle bonne canadienne ! La canadienne, dont les manières affables, le goût, le tact et le dévouement unis aux allures élégantes de la femme bien née, patriotique et sensible ont fait chanter au poète épris de ces qualités : "Vole, mon cœur vole," c'est d'elle dont nous sommes tous enthousiasmés. Cet air national que les instruments et la voix répètent partout aujourd'hui, a quelque chose d'unique, qu'aucun autre hymne national n'offre.

Ce cachet, tout particulier, et que seul il a, c'est ce sentiment de galanterie pour le beau sexe, cette attention délicate qui fait que, se réunissant pour célébrer la fête nationale, on a choisi pour la circonstance cette

chanson, dans laquelle on exalte les mérites des mères et des filles de notre Canada.

Associant le sentiment religieux et patriotique au sentiment d'amour et de galanterie pour la belle et gracieuse moitié de notre population, les canadiens ont réuni par là les plus belles intentions que l'on puisse évoquer sous les circonstances d'une fête nationale.

Honneurs aux mères et aux sœurs !

Honneur à l'épouse, la première dans notre amour !

Honneur aux jeunes gens qui ne se contentent pas seulement de dire : "Vive la Canadienne," mais qui ont le bon esprit galant d'en choisir une pour la faire vivre.

QUEBEC

SON AGE ET SA RENAISSANCE APPROCHÉ

La ville de Québec est la plus ancienne de la Confédération ; de 1608 à 1850, elle a été la plus peuplée des villes du Canada. A cette époque le changement opéré par l'union des deux Canadas, la construction des canaux entre Montréal et les grands lacs, le creusement du lac St. Pierre, le pont Victoria, et les millions dépensés, ont accru la prospérité de l'Ouest ; la ville de Québec est restée isolée au nord du St. Laurent, sans un seul chemin de fer entrant dans son enceinte, et cela en même temps que sa principale industrie, la construction de navires, tombait. Tous ces événements ont contribué, depuis quarante ans, à tenir cette ville à l'arrière-plan, les fortifications mêmes qui la ceinturaient étaient abandonnées à la ruine, le monde n'y venait que pour contempler une ville en décadence. Plusieurs de ses habitants proclamaient qu'elle n'était pas même digne d'avoir un gouvernement municipal.

Cependant la vieille ville se recueillant dans ses souvenirs d'ancienne capitale, se consolant dans la contemplation de ses beautés naturelles, a toujours conservé une fière distinction de manières sociales et un goût recherché pour les œuvres de science et de lettres.

Malgré son infériorité dans l'échelle commerciale, elle a vu s'élever au milieu de ses murs la plus grande université de l'Amérique du Nord ; elle a conservé son ancienne Société littéraire et historique fondée en 1826, et elle a donné naissance à l'Institut Canadien.

Mais voici que maintenant elle prend des allures de progrès ; elle renaît en voyant le chemin de fer du Nord amener dans son sein les voyageurs et les denrées en 3 heures des Trois-Rivières, en 6 heures de Montréal, en 9 heures d'Ottawa, et bien vite lorsque le pont sera construit sur l'Ottawa, en 20 ou 24 heures de Toronto.

Ajoutez à cela les grands travaux du Havre, avec leurs élévateurs, qui vont nous donner une part du commerce

de l'Ouest ; les docks à Lévis pour les plus grands vaisseaux ; le chemin de fer du lac St. Jean ; le chemin de fer Intercolonial qui va avec le chemin de fer de Lévis et Kennebec avoir son terminus à St. Joseph de Lévis, d'où les chars pourront traverser tout chargés et être remis sur les rails du chemin de fer du Nord. Encore quelques années, et l'on se rendra par la voie du Kennebec de Lévis à Bangor en quelques heures.

N'est-ce pas la renaissance de Québec. Ses bons habitants n'ont-ils pas le droit d'inviter tous les membres de cette nationalité canadienne à venir fêter la fête patronale de la St. Jean-Baptiste, au milieu de cette ville, la seule qui ait conservé depuis 1608 une majorité de population française.

Tous ces membres éloignés de la grande famille franco-canadienne, avec la foule d'étrangers qui les accompagneront, admireront cette terrasse Frontenac-Dufferin, sans égale dans le monde, d'où l'œil s'avance dans un rayon de 100 milles du Cap Tourmente à la montagne ronde de Valcartier.

PROMENADE SENTIMENTALE SUR LA TERRASSE DUFFERIN.

**Causerie faite devant de la Société Casault, par
Charles R. Devlin, étudiant en médecine.**

Monsieur le Président,

Messieurs,

Rarement vous avez le bonheur d'entendre les suaves accents, d'admirer l'éloquence entraînante de nos disciples d'Esculape : pour eux dame Modestie à des traits séduisants. En effet, recouvrant de son voile leurs fronts distingués, elle nous prive et du fruit et de leurs talents, et des lumières de leur esprit. Pourquoi préférez-vous le printemps aux autres saisons de l'année ? Pourquoi avons-nous entre les mains tant de chefs-d'œuvre de poésie et d'éloquence inspirés pas ce mot magique du printemps ? L'Être Suprême commande, et aussitôt toute la nature renaît pleine de charmes et de splendeurs ; elle sort de cette tombe où, dépouillée de ses ornements, elle reposait depuis de longs mois dans un morne silence. Encore une

fois nous entendons les notes mélodieuses des oiseaux qui nous reviennent, et nous nous empressons de les saluer. Allons, enfants d'Esculape ! pour vous aussi le jour du réveil est arrivé.

Dérobez donc à vos études sérieuses quelques instants de loisir : à l'instar des oiseaux, faites résonner de vos chants poétiques les voûtes de cette Université. La jeunesse, c'est votre printemps ; le printemps, c'est l'époque de la variété : par la variété donc de vos discours comme par celle de vos études, par les accents énergiques de votre éloquence, hélas ! si soigneusement cachée jusqu'ici sous le boisseau—inaugurez une nouvelle ère dont le bruit retentira jusqu'à la postérité. A l'œuvre donc, messieurs, et l'année 1880 ne verra pas s'éteindre l'étoile de la Société Casault.

L'autre jour, j'étais à table. En cela rien de surprenant : c'est le point du règlement que j'observe avec le plus d'exactitude.

“ J'ai appris—me dit notre secrétaire assis à côté de moi—que vous allez faire une causerie devant la Société Casault.”

—Le président a bien voulu m'inviter. Cependant ne parlant que très imparfaitement votre langue et ne l'écrivant qu'avec difficulté, c'est mon humble opinion que mieux vaut me retirer de l'arène et, en simple spectateur, aller applaudir aux victoires de nos jeunes gladiateurs littéraires.

Monsieur le secrétaire dépose solennellement sa fourchette, sourit, puis levant les yeux, pleins d'un enthousiasme que je ne lui connaissais pas :

Quoi donc ! dit-il, vous n'avez pas le courage ? vous craignez ? vous tremblez devant la critique ? vous avez peur que l'on rie de vous ? Courage ! du travail ! et je réponds de vous.

Ainsi par un temps calme le roseau est immobile, mais qu'il s'élève le moindre souffle et vous le voyez s'agiter et se courber. Telle fut l'influence exercée sur moi par la parole de mon ami du Gaspé, et aujourd'hui je puis vous offrir “ Ma Promenade Sentimentale sur la Terrasse Dufferin.”

Nous sommes au mois d'octobre, quatre heures de l'après-midi. Voulez-vous une description minutieuse du beau ciel bleu, des rayons du soleil, que sais-je ? peut-être du vol des oiseaux et tant d'autres conceptions d'un cerveau malade ou poétique, ouvrez le premier roman moderne qui vous tombe entre les mains.

Quant à moi, dépourvu d'imagination et me renfermant dans les bornes de la vérité, je poursuis ma promenade.

Saisissant mon chapeau et ma canne, — quel est l'universitaire qui se croit en sûreté parfaite sans ce dernier instrument ? — je sors de mon sanctuaire, ayant soin de le fermer à la clef. C'est une précaution que je ne saurais trop vous recommander. Nous traversons une grande crise commerciale ; peut-être votre tabac, votre pipe et vos allumettes pourraient en souffrir. La fortune me souriant, car à peine sorti du pensionnat, me voilà face à face avec mon ami Jean, que j'estime autant qu'un bon repas. Il serait superflu de vous³ dire que nous nous sommes dirigés du côté de la Terrasse, le rendez-vous de toutes les classes de la société.

Ici je suis obligé en conscience de vous poser une question qui peut-être vous paraîtra un peu indiscrete : pourquoi voyons-nous, tous les jours et à des heures fixes, l'élite de la jeunesse des deux sexes se promener sur la Terrasse Dufferin ?... Si mon auditoire était uniquement composé de braves étudiants en médecine, ou même si les étudiants en droit n'avaient pas un tempéramment nerveux, je pourrais répondre avec le père Lazé Leclerc :

“ Dedans notre canton
Y a des filles, des garçons
Qui veulent se marier :
C'est la pure vérité.
Lorsqu'arrive le soir,
Les garçons vont les voir.
Les filles sont réjouies
En voyant leurs amis :
Elles disent en riant :
Ah ! voilà mon amant. ”

Certes ! ce n'était pas le but de notre promenade. Deux adorateurs d'Esculape, quand ils se promènent, ne sont animés que de motifs hygiéniques. Vous pouvez discuter cette assertion ; elle est ouverte à une loyale attaque, mais comme elle est vraie — c'est Jean qui me l'a dit — et que le vrai est immuable, vos attaques seraient vaines et votre discussion inutile.

Nous sommes donc sur la Terrasse. Un coup d'œil rapide sur les personnes qui vont et viennent sans savoir toujours où elles vont ni d'où elles viennent suffit pour nous convaincre d'une vérité incontestable—à savoir que leurs traits nous sont très familiers. Je constate que plusieurs navires sont arrivés. Jean prédit d'autres arrivages avant la fin de la saison, et garde le silence. Je trouve le site de la Pointe Lévis très pittoresque. Jean m'annonce avec sang froid que son site n'est pas changé ; par conséquent il a dû le voir déjà. Evidemment Jean s'obstinait à garder le silence. Que faire ? Le laisser seul ? Non, ce serait lui faire trop d'honneur. Mon plan était tracé, je ferais le patriote : j'encouragerais nos industries nationales ; je fumerais un cigare de manufacture canadienne. Quelle tentation pour mon ami Jean ! Il n'était pas de l'opinion de ceux qui condamnent l'usage du tabac. Vous connaissez cet apôtre enthousiaste de l'abstinence du tabac qui s'est écrié dans un discours prononcé récemment : " J'ai donné un cigare à un jeune homme : six mois après, il était mort." Jean se propose de prononcer de la belle façon son oraison funèbre. Tout de même on aurait dit que le cigare—car par bonheur j'en avais deux—lui avait enfin ouvert la bouche.

Aimez-vous mieux Montréal que Québec ? me demandait-il.

Mais il n'y a pas de choix, lui répondis-je. Qu'avez-vous à Québec ? Vos rues sont étroites ; vous n'avez guère de monuments remarquables ; vos églises ne sont nullement renommées ni pour leurs dimensions, ni pour leur beauté, ni pour leur architecture ; vos manufactures ne jouissent d'aucun éclat ; votre commerce est stagnant, toujours au *statu quo* ; peu ou point d'améliorations ; que de maisons en voie de ruine ? Où donc se trouve l'esprit de progrès ? Où sont vos richesses ? Québec me semble une ville que la misère paraît avoir choisie pour son séjour. Il y a des riches et des capitalistes, mais que de pauvres, que de malheureux ! Combien dont il faut soulager tous les jours les souffrances ! Votre fleuve est bien beau, votre port superbe, mais vos quais sont insignifiants. Monter ou descendre des côtes, voilà vos promenades ; la fatigue, l'ennui, voilà vos tristes compagnons ; la boue dans les rues et les rues elles-mêmes désertes et abandonnées, voilà votre prospérité. Enfin pourquoi placer Québec sur le même niveau que Montréal ? Où trouver l'ombre de prépondérance pour justifier une telle comparaison ?

On aurait dit que mon ami souffrait d'une fièvre brûlante ; souverainement excité, il ressemblait à un homme

résolu de prendre un peu d'exercice trop violent pour mon bien-être physique ; mais l'orage n'éclata pas, et je pus continuer :—

Montréal, au contraire, porte fièrement son titre de "Reine des Possessions Britanniques en Amérique ;" ses intérêts sont ceux de toute la Puissance : sa prospérité ou sa détresse influe beaucoup sur la prospérité ou la détresse de tout le pays ; ses intérêts sont donc grands, variés, étendus. C'est un centre de chemins de fer et son commerce s'étend au loin : ses quais en pierre taillée peuvent contraster favorablement avec les plus fameux de l'Amérique, tant ils sont beaux et solides ! Ses bateaux à vapeur sont incontestablement des palais flottants ; ses navires sont innombrables. Et n'avons-nous pas notre Parc Royal incomparable par les magnifiques coups-d'œil qu'il présente comme par les bienfaits qui en découlent, bienfaits—mon jeune Esculape—dont on ne saurait trop apprécier la valeur hygiénique ? Que dire du Pont Victoria dont la sublime conception avait été d'abord ridiculisée et dont la réalisation aujourd'hui évoque l'admiration des plus célèbres ingénieurs ? Et si je voulais étaler à vos yeux nos édifices religieux, je dirais : contemplez la majesté de l'église Notre-Dame, admirez les beautés sans nombre du Gesù, voyez les proportions gigantesques du Grand Séminaire ! Que de temples imposants, combien de couvents, de collèges, d'universités, d'hôpitaux ! Pourrai-je passer sous silence le *Windsor* qui lève sa tête grandiose au-dessus de tous les hôtels du Canada ? Voyez l'activité dans nos rues ; ce monde qui s'agite, s'avance, se presse ; nos rues droites, larges, bordées de palais ; nos résidences privées sont aussi riches que nombreuses : enfin vous vous promenez de richesses en richesses, de splendeurs en splendeurs, de.....

Arrêtez ! s'écria mon ami, et dans un accès de rage il lance loin de lui le cigare qui avait failli brûler ses pauvres lèvres : Dans ce que vous dites il y a du vrai, mais vous êtes un matérialiste consommé.

Au contraire.

Ne m'interrompez pas, fit-il.

Eh bien ! lui dis-je, puisque c'est votre intention de prêcher sur les mérites de Québec, laissez-moi vous suggérer une idée. Commencez par la basse-ville ; un sujet aussi fécond devrait vous fournir un exorde très satisfaisant. Pour la narration des faits, passez par St. Roch ; pour donner du poids à vos preuves, parlez de St. Sauveur : après ? mais il ne reste que Beauport pour la péroraison.

Les signes de la fièvre apparurent de nouveau ; mais leur durée n'était pas considérable, mon ami a pu me faire la réponse suivante :

Je déplore votre ignorance tout autant que je méprise vos préjugés. Si vous connaissiez cette bonne ville de Québec, si ce sol était votre sol natal, si étant moins matérialiste vous attachiez plus d'importance aux jouissances intellectuelles et morales qu'aux mille frivolités de la société moderne, jamais vous ne voudriez vous éloigner de notre ville : au contraire vous l'aimeriez dans ses beaux jours comme dans ses heures d'infortune, et le feu de cet amour ne s'éteindrait que lorsque vous ne seriez plus. Supposons que quelqu'un viendrait vous dire : Choisissez entre un voyage à New-York ou un voyage à Rome et Athènes,—vous feriez le choix sans hésitation. Sans doute vous passeriez par-dessus New-York avec son commerce, ses chemins de fer, les entreprises gigantesques de ses citoyens, ses palais, ses théâtres, ses plaisirs, ses mille et mille divertissements : tout ce que la capitale commerciale des Etats-Unis pourrait vous présenter n'aurait pas pour vous les mêmes attraites que les ruines d'Athènes et les souvenirs de Rome. Non ; vous iriez fouler ce sol de la Grèce si souvent arrosé par le sang des patriotes ; vous iriez contempler les ruines de ces temples si renommés dans l'antiquité pour la splendeur de leur architecture, cette patrie d'orateurs immortels, de poètes dont la mémoire vivra éternellement, de héros et de guerriers dont nous chantons encore les exploits glorieux.

Et Rome ! ce seul nom devrait vous attendrir ; Rome, la patrie des Scipions, des Auguste, des Virgile, des Cicéron ; Rome, plus tard le foyer du christianisme ; Rome, avec ses mille souvenirs si chers au monde catholique : oh ! vous iriez admirer Athènes et Rome, n'est-ce pas ? Eh bien ! Montréal c'est le New-York du Canada ; mais Québec c'est notre Athènes, c'est notre Rome. A vous de choisir, et si vous vous prononcez en faveur de Montréal, ne manquez pas d'aller faire votre pèroration non pas à Beauport—mais à la Longue-Pointe.

Levez les yeux, continua-t-il, voyez-vous cette citadelle célèbre dont les canons publient d'une voix de tonnerre la force et la gloire de notre ville ? Et quand vous étiez au pied du monument des braves, ne vous êtes-vous pas dit que la cité de Champlain est toujours jalouse de son honneur ? Et nos couvents, nos collèges et surtout nos antiques chapelles ne vous disent-ils pas assez éloquemment que Québec est demeuré fidèle à la religion ? Et l'ardeur avec laquelle on organise la grande démonstra-

tion qui ramènera au sein du pays tant de Canadiens exilés, ne nous assure-t-elle pas que sur ce rocher reposent les bases de notre nationalité, que Québec est le cœur et l'âme de la patrie ? Et la voix puissante de cette journée répétée par les échos de nos montagnes, proclamera au loin que notre trésor, notre splendeur et notre orgueil, c'est l'honneur, la religion, la patrie !

Que de souvenirs attachés à ce monument élevé à la mémoire de deux héros ! Que dire de nos portes, de nos murs, de nos forteresses, de cette terrasse ? Et les magnifiques résidences sur la rue St. Louis, les bâties du parlement, nos banques, nos magasins, nos maisons d'éducation, nos édifices publics, l'Université Laval —

“ Ce foyer immortel !

Qui verse encore sur nous ses torrents de lumière ;

Où des saintes vertus suivant la règle austère,

On apprend à servir la patrie et l'autel. ”—

tout cela ce n'est rien, dites-vous ? Notre Québec est la ville par excellence de l'hospitalité : elle a conservé son caractère français. Les Québecquois se distinguent par leur urbanité, leur politesse exquise, leur générosité ; les Québecquoises par leurs charmes personnels, leur esprit, leurs talents et leur charité sans bornes. Vous ne direz pas, mon Pat, que vos dames.....

—Pardon, je n'en ai pas : je suis veuf.

—Oui, ma foi ! veuf d'esprit : tout de même, vous ne direz pas que les dames de Montréal sont aussi aimables. Et n'avons-nous pas nos commerçants ? nos chemins de fer, nos navires ? nos bateaux à vapeur ? Montréal est une ville centrale ; Québec ne l'est pas. Pourtant si je pouvais soulever le voile de l'avenir, je verrais des milliers d'émigrés s'établir sur les bords du Saint-Laurent, se disperser sur ceux du lac St. Jean, bâtir de nouvelles villes, défricher nos terres ; peut-être un pont majestueux lierait-il un jour notre ville avec le côté sud du fleuve : alors l'antique Stadacona sera la rivale de l'antique Hochelaga.

Mon ami Jean m'avait vaincu. Après ce torrent d'arguments, je comprenais qu'il dût être fatigué ; aussi lui ai-je dit : Est-ce que vous prendriez quelque chose ?

Eh bien ! je n'ai pas d'objection sérieuse, répondit Jean.

Alors venons prendre.....un.....siège.

Voyez-vous tout ce monde qui se dirige vers l'extrémité de la terrasse ? On se presse de toutes parts ; mais, pourquoi vous rappeler cette journée fatale ? Vous avez été témoins de ce spectacle désolant. L'inquiétude se

trouve peinte sur chaque visage ; on se demande : qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-il donc arrivé ? Bientôt tous les yeux se remplissent de larmes : un malheur terrible vient de fondre sur une famille ; la désolation vient de visiter le toit du pauvre. Oui ! il s'est tué ; il est mort ! disait une petite fille d'une voix entrecoupée de sanglots. Il était au pied de la citadelle ; il a manqué son pas, et voyez. Et tous de porter en bas leurs regards : là on pouvait contempler ce cadavre défiguré dont le nom m'était inconnu ; mais il était jeune, et d'une forme élégante. Avant sa mort prématurée il jouissait d'une santé merveilleuse. Vraiment, messieurs, la mort avait frappé un joli petit... chien blanc. Morale : les dames ont trop de compassion pour ne pas dire affection pour les petits animaux.

Sans m'occuper de Jean qui lisait son *Evénement* et, disons-le avec regret, fumait une pipe d'écume de mer, un trésor que lui avait légué son grand-père, je me mis à méditer sur les vers de Lamartine :

“ Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.”

Qu'est-ce donc que l'homme ? Aujourd'hui le palais le plus superbe peut à peine le contenir : demain une fosse sera sa demeure. Quelques métaphysiciens nous assurent que le premier homme fut un singe : vous avez là une idée d'une métaphore et d'une métamorphose. D'autres voudraient nous faire croire que l'homme n'est pas un être réel. Tout ce que l'on voit n'existe pas ; la vie c'est un rêve ; l'homme c'est un fantôme. Nous croyons nous, que nous sommes des animaux vivants doués d'intelligence. Voyons deux de ces derniers sur la terrasse. C'est un marchand ; sa démarche est grave ; son front ridé, ses yeux pensifs, sa chevelure blanche. Rien à dire contre lui.

C'est un galant. O ! les beaux yeux noirs, bien tendres ; la noble poitrine soulevée par le moindre soupir d'amour ; ensuite ? Mais c'est bien simple ; une belle canne, un chapeau fait ou posé de manière que l'on puisse voir sa chevelure frisée, une cigarette délicate, un habillement parfait acheté à crédit, des gants de cabron—impossible de s'en passer ; un mouchoir de soie rouge parfaitement visible à l'œil nu, une moustache noire et, quand cela est possible, des favoris. Voilà l'homme et les philosophes ne l'ont pas connu. Malheureusement il se dégoûte parfois de la société : la plupart du temps il en est un des champions. A sa démarche indépendante, on dirait qu'il est fils d'un ministre ou au moins héritier d'un million-

naire. Chose étrange ! il arrive très-souvent qu'il se trouve dans la nécessité d'avouer qu'il n'a pas deux centimes dans sa.....grande poche.

Mais Jean, ayant achevé la lecture de son journal, m'a demandé mon opinion sur une question publique ; comme je ne me suis jamais occupé de politique, je n'ai pas pu lui donner une réponse satisfaisante et la conséquence inévitable, c'est qu'il est parti. Seul, je rêvais des vacances dernières. Alors j'étais cultivateur, et comme tous les Irlandais, la culture des pommes de terre m'offrait le plus d'attraits. Messieurs, je dois dire en toute sincérité que le scalpel et le cultivateur.....eh bien ! je ne le dirai pas ; mais j'ai eu des combats sanglants avec les mouches à patates et, aujourd'hui, leurs ossements ? blanchissent sur le champ de bataille.

D'après l'expérience que j'ai pu avoir c'est mon intime conviction que sous le rapport de l'aise et même de l'opulence l'homme de profession ne vaut pas le cultivateur. D'abord c'est un fait constaté que la santé en Canada est minée par le trop grand nombre de médecins et que la terre est inondée, bien que le ciel ne le soit pas, d'avocats.

Qu'est-ce donc qu'un avocat ? C'est une machine dite légale qui sans jamais vous procurer la justice, vous traîne complaisamment de jugement en jugement.

Qu'est-ce qu'un médecin ? C'est un instrument plus électrique qui vous envoie sans retard au dernier jugement. Et l'un et l'autre sont certainement les deux plus grands fléaux de tous les peuples civilisés. Il y a quelque temps, j'ai visité un cultivateur : étonné des connaissances variées de cet homme et de sa bibliothèque choisie, je lui ai demandé s'il avait fait un cours d'études ?

Oui, fut sa réponse ; j'ai passé huit ans sur les bancs d'un collège. Plus tard j'ai pratiqué le droit ou la mortification. Par bonheur, cependant, ma tante, à sa mort, m'a légué cette ferme que vous voyez. Alors j'ai dit un adieu éternel au barreau et me voici cultivateur ; mes jours coulent doucement dans le bonheur et la paix. Voyez mes jardins et mes terres et dites-moi si ce n'est pas juste de remercier le Dieu qui

Donne aux fleurs leur aimable peinture.

Il fait naître et mûrir les fruits ;

Il leur dispense avec mesure

Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.

Le champ qui les reçoit les rend avec usure !

Je ne demande pas les honneurs municipaux ni même parlementaires : toute mon ambition, c'est de travailler ; ma couronne, c'est une bonne récolte. Avocat, je n'avais rien : cultivateur, j'ai ces magnifiques terres, de bons chevaux ; enfin, je ne manque de rien. Le jour je travaille avec mes hommes ; et lorsqu'arrive le soir, je reviens des champs ; mes enfants se pressent au devant de moi : la musique, le chant et la lecture nous offrent des agréments que bien des hommes ignorent. Avocat, j'étais un malheureux ; cultivateur, je suis le plus heureux des mortels.

Voilà ce que m'a dit cet homme, et je l'ai cru. Le cultivateur qui entend l'agriculture est un roi, est un bienfaiteur de son pays. Qu'ils sont donc aristocrates ces jeunes gens qui rougissent de se déclarer les fils de cultivateurs, aristocrates sans titre et sans cœur qu'un honnête homme doit mépriser ! N'est-ce pas lui pourtant qui est la personnification de la respectabilité, de l'honnêteté et de la loyauté. Un médecin est-il plus heureux ? Prêtez-moi une oreille attentive pendant que je vous raconte un épisode qui n'a pas beaucoup d'intérêt mais qui est vrai.

C'était un jour du mois de juillet : je vivais au fond d'une forêt. Une hache à la main, un arbre devant moi, il ne s'agissait que de le mettre en pièces. Pendant que je considérais la hauteur de l'arbre un pauvre habitant arriva hors d'haleine :

Embarque ! vite ! ma fille se meurt.

Mais, mon bon garçon, je ne suis pas un médecin, pas plus que vous.

Vous croyez que je ne vous paierai pas ?

Non, je ne suis pas un médecin.

Vous craignez d'entrer dans la maison d'un pauvre ?

Voyant bien que je ne pourrais jamais convaincre cet individu, je dus céder. En galant, je me suis rendu auprès de la chère malade. Que faire ? Fallait-il administrer un purgatif ou un dormitif ? J'étais rendu au bout de ma science. La malade était folle. J'ai tâté le pouls ; elle m'a montré sa langue ; en un mot j'ai fait tout ce que nos médecins font ordinairement.

Suis-je dangereusement malade ?

Eh bien ! je.....

Je n'ai pas pu finir : elle m'avait saisi par la chevelure, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, j'étais—malade moi-même—en bas de l'escalier. Dites-moi si un cultivateur est reçu aussi chaleureusement. Tout en

donnant mon opinion que c'était un cas désespéré, j'ai juré et monsieur le curé a dit que j'avais raison — que jamais dans l'avenir je ne ferais le galant.

A cinq heures j'étais encore sur la terrasse. Mon ami, comme vous le savez, m'avait abandonné. et je pouvais méditer sans crainte d'être interrompu. Quel spectacle varié ! Si vous voulez passer une heure agréable et surtout être témoins de la richesse et de la pauvreté de Québec ne manquez pas de visiter la terrasse. Là se rencontrent nos célébrités littéraires ; c'est l'allée des philosophes. Là vous vous trouvez en face de nos juges, de nos avocats, de nos politiques. Le voyez-vous venir ce prince du commerce ? Quelques pas en arrière vous verrez un ouvrier infortuné, sans travail, souvent privé du nécessaire. Là voyez-vous cette princesse de la société ? Derrière elle, c'est une pauvre fille qui vous demande l'aumône, ou bien qui vous prie d'acheter un journal : chez elle le pain manque ; sa mère est malade ; son père est mort. Peut-être dans le cœur de cette petite mendiante battent des sentiments plus nobles et plus généreux que dans celui de cette idole de la haute société : mais l'une est née pauvre, l'autre riche. Et ainsi de suite.

Debout sur cette fameuse terrasse, le regard projeté au loin, que voyons-nous ? D'abord notre fleuve majestueux sillonné par une flotte innombrable ; un port plein d'activité, fréquenté par les navires de tous les pays ; en face de nous la jolie ville de Lévis, déjà la rivale jalouse de Québec ; au loin la fumée qui s'élève de mille demeures heureuses ; partout des signes du progrès : un peuple satisfait, vivant dans la paix et dans la jouissance de tous les privilèges que peuvent accorder des lois saines et justes.

Encore que voyons-nous ? un monument commémoratif de deux héros magnanimes — monument qui sert de lien entre les descendants de deux grands peuples jadis presque toujours ennemis. Ne devons-nous pas être fiers du pays de nos amours ? Ne pouvons-nous pas dire que sous le soleil il n'y a pas un pays plus heureux, un peuple plus content que le peuple canadien ? Heureux ceux qui l'ont pour patrie !

Messieurs, il y a un autre pays qui a eu une destinée presque semblable à celle du Canada. Tous les deux ont eu un ennemi commun, tous les deux ont eu les mêmes intérêts, les mêmes droits, la même sainte religion à défendre : l'un et l'autre ont subi une persécution longue et cruelle. Tous les deux ont eu leurs défenseurs et leurs patriotes — le Canada son Papineau, et l'Irlande son O'Connell. Parmi les nations de la terre, elles nous paraissent pendant longtemps comme deux sœurs persécutées.

Aujourd'hui l'une est encore souffrante, assaillie de tous les maux possibles : partout règnent la désolation, la ruine et la mort la plus hideuse. Ses enfants sont obligés de s'expatrier. Quoi ! celui qui oserait élever sa voix contre l'oppression de ceux qui semblent avoir juré la perte de notre patrie est récompensé du titre de traître !

Ceux-là sont traîtres qui foulent aux pieds les principes sacrés de la justice et de l'équité ; ce ne sont pas ceux qui en réclament les bienfaits. Forcés donc par des circonstances malheureuses, nous, Irlandais, nous quittons tous les jours cette pauvre mère désolée qui, depuis des siècles, mêle ses larmes avec les flots de l'Océan ; depuis des siècles le bruit de ses chaînes se fait entendre au loin. Elle vient de pousser un cri de désespoir ; mais du fond de l'obscurité qui l'entoure, au front de notre mère brille une lumière qui nous assure qu'elle est demeurée fidèle à sa mission : cette lumière est la foi catholique, et c'est cette foi qui fait sa gloire.

Aujourd'hui le Canada n'est plus persécuté ; mais votre belle patrie est fidèle à sa mission. Grâce à l'énergie et au courage indomptable de vos pères, vous Canadiens, vous pouvez porter vos insignes nationaux ; vous pouvez vous écrier avec un de vos écrivains : " Fiers de notre origine, fidèles à notre culte et à nos mœurs, en dépit de toutes les prévisions contraires et de tous les obstacles, nous avons conservé nos institutions, notre langue et nos lois ! "

resque
ennemi
mêmes
tre ont
ont eu
eau, et
es nous
ées.

ous les
e et la
patrier.
sion de
récom-

s sacrés
en récla-
malheu-
e pauvre
avec les
es se fait
sespoir ;
tre mère
fidèle à
cette foi

otre belle
courage
ez porter
n de vos
e et à nos
e tous les
langue et